

La bague de fiançailles

Nadine Ribault

Volume 40, numéro 2 (236), avril 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31804ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ribault, N. (1998). La bague de fiançailles. *Liberté*, 40(2), 71–72.

NADINE RIBAUT

LA BAGUE DE FIANÇAILLES

Mademoiselle Colette pouvait marcher des heures durant sur la dune au-dessus de la longue plage de la presqu'île de Walcheren tandis que le soleil du nord cherchait le repos dans la mer. Mais, là, elle s'était arrêtée et elle ne marchait plus. La terre noircit puis le vent se leva et toute l'immobilité du paysage se brisa quand le vent qui montait sur la mer, par tourbillons comme un typhon, s'engouffra sous le sable, le décolla de terre comme un tapis trop lourd pour le secouer de grands coups, avant de le laisser tomber, envoyant mille grains de sable rejoindre les nuages qui couraient vers les terres et les villages — toute la poussière d'un grand ménage — envoyant mille galets dégringoler, bringuebalant, au pied des halliers d'algues brunes et le vent progressa vers les dunes, coucha les herbes et les plumeaux, agita les oiseaux dans leurs refuges, agita le silence et la torpeur, les branches et quelques papiers jetés là, une boîte d'aluminium roula, descendit vers la mer et flotta sur les vagues épaisses, et les mille grains de sable — que les nuages avaient fait tourner dans une longue valse tout pressés qu'ils étaient par le rythme, le rythme, le rythme de la vie, ayant bien autre chose à faire qu'à s'occuper de toute la poussière qui venait de la terre — les mille grains de sable retombèrent sur les dunes, en gonflèrent le

volume tout comme l'air et le feu dans une montgolfière — « le voyage, le voyage ! » — et le vent balançait les rives de la plage qui craquèrent sous le poids, et les mille galets ouvrirent mille brisures que la mer inonda, les mouettes annoncèrent la marée, la lumière éclaira des fissures et le vent se jeta dans les jambes de Mademoiselle Colette, s'engouffra sous sa jupe, souleva ses cheveux et son manteau, agrippa ses bas et passa, tout glacé, entre ses doigts, les phalanges écartées, les ongles délavés par le froid, les mains ouvertes, les paumes vers la mer, attendant qu'un rayon de soleil y vînt mettre un éclat sur une bague de fiançailles, puis il parvint — enfin — au grand pont, au-dessus des dunes du polder, et se précipita vers les éoliennes de la presqu'île de Walcheren — si blanches sur le ciel — et les hélices des éoliennes de la presqu'île de Walcheren se mirent à tourner.

La grêle commençait à tomber. Les nuages éclataient. Deux cents mètres au-dessus de la plage, une mouette criait contre le vent comme on crie contre un chien qui aboie. D'une main, Mademoiselle Colette retenait son chapeau, de l'autre, elle serrait son grand châle de laine autour de son cou. Elle voyait une perle de nacre suspendue dans le ciel au-dessus de la mer. Les éoliennes de la presqu'île de Walcheren étaient tellement hautes que, là-bas, les clochers des églises avaient comme rétréci. L'ombre des nuages recouvrait les villages et l'aérogليسeur pour l'Angleterre passait très loin au large. Mademoiselle Colette apprenait brutalement ce qu'elle avait perdu... apprenait brutalement ce qu'elle avait gagné... les rêves qui s'achevaient ou ceux qui commençaient. Sous les éoliennes de la presqu'île de Walcheren. La lune était déjà au ciel, une perle de nacre.

— Les moulins..., murmura Mademoiselle Colette.